



# Réception de Gabriel Ringlet

DISCOURS D'YVES NAMUR

A LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 SEPTEMBRE 2009

Monsieur,

Dans son *Invitation au voyage*, notre confrère François Emmanuel fait dire à son narrateur ceci : « Le voussoiement s'était installé entre nous comme une précaution d'abord, un barrage à tout débordement intime et plus tard un jeu qui avivait notre connivence. Celle-ci était tissée de secrets sans importance... »

Je crois pouvoir deviner que vous êtes de ceux qui préfèrent la fragilité et la proximité d'un tutoiement. Ce *tu* simple, léger et proche, fut d'emblée, si je m'en souviens bien, notre façon de converser. Mais ce moment privilégié que nous vivons aujourd'hui a ses us et coutumes... et nous nous y conformerons malgré tout.

Quant à savoir s'il me fallait vous donner du *Monsieur l'abbé* ou du *Mon père* en vous accueillant aujourd'hui parmi nous, l'affaire fut vite entendue sans que j'aie à consulter nos éminents linguistes, puisque vous-même, mon cher Gabriel, évoquez la chose à propos de Jean Sullivan, ce prêtre et écrivain dont il sera maintes fois question ici, parce que son œuvre entière vous habite et vous questionne sans cesse.

Mais n'anticipons pas et pratiquons ensemble ce petit exercice purement imaginaire dont vous parlez dans *Ma part de gravité*.

Nous sommes à Paris et nous le croisons, ce Sullivan, dans une rue où il se promène souvent : « Bonjour, monsieur l'abbé. » « Rien que d'y penser je tremble à l'idée de la déflagration. L'abbé Sullivan ! Le père Sullivan ! Il vous aurait étranglé » écrivez-vous. Et d'ajouter ce commentaire tiré de son livre *Dieu au-delà de Dieu* :

« Quand les chrétiens appellent leurs prêtres *père* ou *abbé*, cela signifie qu'ils s'adressent à Dieu. (...) Qu'on l'appelle *Monsieur*, le prêtre, comme tout le monde. *Monsieur* signifie *Monseigneur*. Chaque homme est un Seigneur. »

Mais, à vous donner du *Monseigneur* aujourd'hui, vous comprendrez que j'hésite quelque peu, car c'est peut-être anticiper le cours des choses ou vous attirer les foudres d'une certaine Église, trop attachée encore aux traditions et autres protocoles ecclésiastiques !

« Sullivan, écrivez-vous dans *Ma part de gravité*, m'a aidé à répondre à une question toute simple, difficile : où me tenir ? Je veux dire dans la vie, le travail professionnel, la prêtrise, les engagements... où me tenir ? Comment être là, parmi les miens, vraiment de la famille, tout en gardant distance jusque dans cette présence même ? Du monde et pas du monde. Loyalement contemporain et en même temps étranger. »

Et de vous poser un peu plus loin cette question suivie d'un constat presque désolé : « Peut-on vraiment vivre sans appartenir ? Même les rebelles appartiennent. »

En vous recevant aujourd'hui au sein de cette Compagnie, peut-être aurez-vous le sentiment, Monsieur, que le rebelle appartient un peu à ses désormais consoeurs et confrères de la rue Ducale. Mais attention, et je vous aurai prévenu, cette Compagnie n'est en aucun cas celle de Jésus ! Et vous aurez parfois fort à faire avec elle, car sous une apparente tranquillité, quelques rebelles impénitents y ont déjà trouvé un fauteuil !

Où me tenir dans la vie, vous demandiez-vous ?

Où vous tenez-vous ? Quelles traces, selon la désormais trop célèbre phrase de René Char, quelles traces, plutôt que preuves, avez-vous déjà laissées derrière vous ? C'est un peu de tout cela dont nous allons parler : ces *fragments d'itinéraire* qui sont les vôtres et ce lieu singulier où vous vous tenez, au croisement de l'Écriture Sainte, de la littérature et de l'actualité. Nous en parlerons parfois avec légèreté, parfois aussi avec gravité, mais toujours en nous souvenant du *Tao-tö King* de Lao-Tseu, nous soufflant à l'oreille que « le grave est la racine du léger », un léger ou une fragilité que vous affectionnez tout particulièrement.

\*

Quand votre maman arrive comme enseignante au château de Pair, elle n'a guère plus de vingt ans et elle y restera dix-sept années, suivant ainsi chacun des neuf enfants, de la première maternelle à la fin du secondaire : neuf classes avec un élève par classe... dont un futur moine trappiste à l'abbaye du Mont-des-Cats, celui-là même qui vous apprendra bien plus tard que vos parents se sont rencontrés en chantant. C'est que votre papa, François, était chantre au village. Chantre d'église et maître-maçon ! « J'aime — *écrivez-vous* dans *Ma part de gravité* — ce mariage : des maisons et des partitions ! Un chantre connu dans toute la région, *ajoutez-vous*, et souvent appelé, surtout pour les enterrements. Il adorait les enterrements ! » Est-ce de là que vous viendrait votre vocation à « étudier » la mort et à l'accompagner ? On est en droit de le penser mais un fait est certain : vous naissez à Pair-Clavier, en Condroz, le 16 avril 1944... et on vous appellera Gabriel.

Vous l'avez écrit et je vous cite : « j'ai toujours été fier de mon prénom et je supporte mal qu'on le raccourcisse, même par affection, ou qu'on lui substitue un « abbé » de froideur ou de politesse alors que Gabriel appelle à plus d'ouverture ». Et de vous lancer alors dans une recherche étymologique de ce nom, très à votre avantage — je le signale à toute cette assemblée — nous menant de *Gabri'el*, « homme de dieu », à *Géber-el*, « le mâle de Dieu », « le viril de Dieu » ! Tout un programme dont il faudra bien vous expliquer un jour ou l'autre !

Mais revenons à votre enfance, évoquée par fragments, dans ce beau livre qu'est *Ma part de gravité*. Je ne peux résister au fait de rappeler ici quelques anecdotes, comme autant de traces qui vous feront grandir : un parachute, ou serait-ce une toile de jeep, se demande votre frère aîné, que vous enfilerez comme habit liturgique... « Je sais — *écrivez-vous* — que j'étais heureux et que mon parachute valait largement la chape du curé. » Plus tard, c'est à une montée au jubé que l'on assiste et cela, vous le direz, représentait, et je vous cite, « une sorte d'initiation, comme une fête de passage, un honneur certainement. S'asseoir sur un petit banc et, de là-haut, le front contre les barreaux de la tribune, regarder le spectacle : le curé, les acolytes en rouge et blanc, les retardataires soucieux de rejoindre leur

chaise discrètement, et le baron Auguste qui s'agite et se retourne si souvent... Si loin que je me souviens, *dites-vous*, ma madeleine à moi, c'était un jubé ! Un parfum de jubé. »

J'ai moi aussi, mon cher Gabriel, un parfum de jubé au village. Mais mon jubé à moi était bien plus laborieux que le vôtre, puisque j'étais le préposé aux pédales, celui qui donne le souffle aux grandes orgues... et cela, je l'avoue, ne m'a pas certainement pas donné, loin s'en faut, une quelconque vocation sacerdotale !

C'est encore dans cette *Part de gravité* qu'on découvre votre passion pour le football, vous étiez gardien de but comme Camus, ou celle encore pour le vélo. Cet attachement à la bicyclette fera probablement plus tard de vous le sauveteur des 24 heures vélo de Louvain-La-Neuve. Le cyclisme, et vous le proposez, est émouvant « parce qu'il mélange la folie et la grâce ».

Ce seront ensuite des humanités gréco-latines au collège à Hannut où l'un de vos professeurs n'est autre que le Père Joseph Boly, l'auteur, entre autres titres, de *La voix au cœur multiple*, un ouvrage qui vous fera découvrir des poètes du monde entier : Césaire, Schehadé ou Senghor ne vous quitteront désormais plus. « Depuis Senghor — *dites-vous* — et ses *Chants d'ombre* et depuis Boly, il ne m'est plus possible de regarder le Noir et la Nuit et la Femme de la même manière, ni de lire le *Cantique des Cantiques* avec les mêmes yeux. Car ils chantent toujours en moi, ces *Chants d'ombre* de mes dix-huit ans. »

C'est aussi l'époque où l'on vous retrouve déjà organisateur de « rencontres pluralistes » entre élèves du « public » et du « privé ». Vous écrivez beaucoup et dirigez le journal des élèves et cela vous passionne. Et je vous cite : « j'avais plaisir à interroger, titrer, raconter. Dire que l'impertinence imprégnait régulièrement les articles relève d'un bel euphémisme. »

Mesdames et Messieurs, mes chers Consoeurs et Confrères, en quelques traits simples, en quelques traces d'adolescence, n'avons-nous pas déjà ici l'essentiel de ce que deviendra l'homme qu'aujourd'hui nous accueillons avec fierté parmi nous ?

\*

La suite de votre itinéraire, cher Gabriel, est plus connue : vous renoncez à l'école de journalisme de Lille pour le séminaire et la philologie romane à l'Université catholique de Louvain. Ou plus exactement le « Léon XIII », c'est-à-dire un programme ma foi laborieux : « avant huit heures et après dix-neuf heures, le séminaire. Entre les deux, l'université ».

Vient ensuite cette fameuse théologie « qui traîne encore, *c'est vous qui le dites*, une mauvaise odeur d'enfermé ». Mais cependant les théologiens que vous fréquentez vous font approcher des choses — à mes yeux — essentielles et sans quoi on ne peut marcher, à savoir l'inquiétude et l'incertain. Ainsi nous confiez-vous dans *Ma part de gravité*, et je vous cite : « Ils m'ont fait l'éloge du non-clos et m'ont envoyé sur les sentiers de l'incertain en m'incitant à rendre audience aux mots de la foi. J'ai donc appris, et c'était une bonne nouvelle, que la théologie conduit à marcher dangereusement jusqu'au fond de la peur, qu'elle ne dit Dieu que pour mieux penser l'homme et qu'en déchiffrant l'homme, elle fait patienter Dieu. » Et quelques lignes plus tard, vous ajoutez : « J'ai su, dès lors, que la gravité me suivrait pas à pas, que la foi, même dans l'enthousiasme, serait d'abord et toujours une question, et que l'Évangile, loin de combler ma soif, n'arrêterait plus de la creuser. » Mais nous reparlerons de tout cela un peu plus tard, nous attachant pour quelques instants encore à suivre cet itinéraire singulier qu'est le vôtre.

C'est qu'en juin 1970, vous voilà ordonné prêtre et presque simultanément engagé par Joseph Coppé, alors rédacteur en chef de la *Wallonie*. Que diable alliez-vous faire dans ce quotidien des métallurgistes liégeois, socialiste, proche du sensationnel et qui de surcroît « adore déguster son curé au petit déjeuner » ?

Vous y tiendrez, durant de nombreuses années, une chronique intitulée : « La religion dans notre siècle. » J'ignore qui du rédacteur en chef ou de son collaborateur aura le plus dégusté du curé ou du syndicaliste, mais un fait est certain, ce journal-là aura ouvert à tous, quelques années après le concile Vatican II, un lieu pluraliste extraordinaire, un espace où être ensemble et autrement, dont votre livre, *L'évangile d'un libre penseur*, est certainement redevable.

Vous retournerez encore à Louvain, pour y approfondir vos connaissances en théologie et par la suite en communication.

Vous enseignerez à l'Université de Louvain-La-Neuve où vous serez de ceux qui développeront ce département de communication, vous y serez professeur de

journalisme et d'ethnologie de la presse. *Le mythe au milieu du village*, sous-titré « comprendre et analyser la presse locale », *La presse écrite en Belgique* et bien évidemment *Ces chers disparus* sont autant d'ouvrages qui se rapportent à cette activité-là.

Plus tard encore, vous occuperez au sein de cette même université de hautes fonctions : vous serez ainsi vice-recteur aux affaires étudiantes et jusqu'en 2008, pro-recteur aux affaires régionales et culturelles, un poste que vous avez quitté l'an passé puisque cette chère université vous admettait enfin à l'éméritat et publiait à l'occasion un petit livre intitulé subtilement *Ce cher disparu, Liber Amicorum Gabriel Ringlet*, un hommage « pré mortem » en quelque sorte, une répétition avant l'ultime départ, une avant-première qui — je m'en doute — ne pouvait que vous plaire.

Je n'ai pas évoqué vos visites à la clinique du Mont Falise, ce quartier un peu éloigné de la ville de Huy, ou le Prieuré de Malèves-Sainte-Marie, cette communauté originale dont vous êtes l'animateur, parce que du « sens profond » de toutes ces démarches, nous en reparlerons lorsqu'il sera question de votre engagement au sein d'une Église que vous n'hésitez pas à mettre sens dessus dessous.

\*

Ce lieu fragile où vous vous tenez, mon cher Gabriel, au croisement de réflexions apparemment contradictoires, parfois complémentaires — pensez donc ! être à la fois, et je vous cite, « prêtre et garder à portée de main, toujours, une bible, un poème et un journal » —, à quoi cela engage-t-il exactement l'homme que vous êtes aujourd'hui ?

Plutôt que d'y répondre en argumentant avec vos ouvrages successifs parus depuis ce *Mythe au milieu du village* de 1981 jusqu'à *Ceci est ton corps*, publié chez Albin Michel en 2008, j'ai choisi d'aborder votre œuvre, votre vie intense, et par là même votre engagement, par quelques thèmes récurrents, quelques tiroirs en quelque sorte, que je me garderai bien d'ouvrir entièrement, laissant aux uns et aux autres ces plaisirs que réserve une lecture attentive, où se dévoile parfois un secret ou une passion partagée.

De tous ces tiroirs plus ou moins entrouverts, permettez-moi d'explorer d'abord celui de l'enseignement, parce que « de tous les métiers, *avez-vous dit*, je pense que c'est mon vrai métier : enseigner ». Il devait y avoir dans ce goût à enseigner de l'hérédité, pensons à votre maman, quelques modèles comme le Père Boly et vous l'avouez aussi, « de l'ambiguïté et un goût du théâtre. Un vrai professeur, *dites-vous*, est un peu acteur mais pas nécessairement comédien ».

Enseigner, mais à y réfléchir de plus près, je crois que le verbe « transmettre » vous conviendrait mieux encore, enseigner sera donc pour vous une grande respiration, le grand bonheur de votre semaine. « C'est le métier, *direz-vous*, qui m'a le plus apporté. » « Enseigner, *vous demandez-vous* dans *Ma part de gravité*, n'est-ce pas aussi enflammer ? Et tant pis, *ajoutez-vous*, pour l'incendie ! » Ou tant mieux. Et je vous cite encore : « Si l'enseignement m'a fait des yeux aussi amoureux et si je m'y suis engagé à mon tour, corps et âme, subjectif comme ce n'est pas permis, avec mes obsessions et mes exagérations... on devine un peu où chercher la faute. » Et de montrer discrètement du doigt le Père Joseph Boly...

Ainsi avez-vous eu en charge « la chaire de presse écrite » où vous succédiez alors aux professeurs Ugeux et Guissard. On ne peut pas parler de vous et de votre cursus sans évoquer Lucien Guissard, feu notre confrère à l'Académie, et l'un de vos grands maîtres. « Un tendre sceptique visité par la grâce de l'humour » avez-vous écrit à son propos, et vous ajoutez : « Je lui dois beaucoup. En journalisme certainement, en littérature aussi. J'ai envie d'ajouter, ce qui étonnera peut-être : en christianisme surtout. Je n'ai jamais oublié sa proposition d'adjoindre aux signes de ponctuation le “ point de scepticisme ”. Il invite même à pratiquer “ le bon usage chrétien du scepticisme ”, car pour lui c'est “ vertu ” d'aller dans cette direction-là. » Malheureusement, force m'est de constater, mon cher Gabriel, que même la toute récente édition du *Bon Usage* n'a point tenu compte de cet avis-là. Le « point de scepticisme » n'ayant pas trouvé grâce aux yeux de notre grammairien, il nous faudra bien vous l'imaginer : oublié quelque part, peut-être entre le point d'interrogation et le point de suspension !

On vous doit un long entretien avec Lucien Guissard, c'est *La puce et les lions* dont le titre même semble emprunté à cette phrase de George Steiner lorsqu'il dit que : « Le critique littéraire n'est qu'une puce dans la crinière des grands lions. » Je ne suis pas spécialiste en la matière, mais il me semble qu'un entretien pour qu'il

soit bien mené, pour qu'il conduise l'autre à s'ouvrir au plus profond de lui-même, requiert du journaliste de grandes qualités d'écoute, un certain degré de persuasion et parfois même de l'impertinence. Je crois, mon cher Gabriel, que vous possédez toutes ces qualités-là. Peut-être, diront certains esprits taquins, y avez-vous été avantageusement aidé par les exercices pratiques du confessionnal ! Quoi qu'il en soit, *La puce et les lions* nous révèle un Guissard touchant, surprenant et parfois même inattendu. C'est là un testament spirituel qui doit certes beaucoup au modèle mais aussi au modelleur que vous êtes.

Nous avons déjà évoqué votre métier de journaliste à la *Wallonie* mais il me faut apporter quelques précisions sur cet état d'esprit, le vôtre, qui prévaut lorsque vous vous avancez « journaliste » et je suppose qu'il est le même, lorsqu'il vous faut enseigner quelques règles de ce métier-là.

Voici quelques années, dans son émission télévisée *Noms de Dieux*, un Edmond Blattchen bien inspiré, abordait le sujet du prétendu journaliste chrétien. « Je pense, *lui répondez-vous*, comme il n'y a pas de mathématique chrétienne, il n'y a pas de journalisme chrétien ; mais il y a – j'en suis un témoin – des chrétiens qui font du journalisme ! ... Je refuse que l'on prétende qu'il y a une technique journalistique, une manière d'interviewer, une manière de concevoir un reportage ou une émission, qui serait chrétienne : ça, je l'ai en détestation, je ne vois pas d'autre terme. » Blattchen aurait peut-être pu vous pousser encore plus loin ce jour-là : pourquoi donc ne vous a-t-il pas parlé du cléricalisme que visiblement vous ne supportez pas non plus ? Cela nous aurait valu une réponse comme celle-ci, trouvée dans *L'évangile d'un libre penseur*, où vous vous exprimez on ne peut plus clairement : « Je ne supporte pas le cléricalisme, *écrivez-vous*. Je ne supporte pas qu'une fraction — une fraction ! — de la société prétende imposer sa vision à l'ensemble des citoyens. Je ne supporte pas qu'un groupe, d'où qu'il vienne, s'attribue *la légitimité et le monopole du discours vrai*. Le cléricalisme sent le rance. Le cléricalisme respire la prétention. Le cléricalisme est une entreprise, parfois très subtile, de domination des consciences. Le cléricalisme n'est pas toujours visible à l'œil nu. Qu'on se méfie ! L'habit clérical fait de moins en moins le moine. Le cléricalisme, *dites-vous*, n'est pas franc. Il joue de plus en plus souvent en coulisses. »



Charles Péguy, lui, pouvait se permettre, et encore — c'était un *Texte Posthume* — de parler de ces « deux bandes de curés ; les curés laïques et les curés ecclésiastiques ; les curés anticléricaux et les curés cléricaux ; les curés qui nient l'éternel du temporel... et les curés qui nient le temporel de l'éternel ».

Mais vous Monsieur, ne fallait-il pas vous méfier un peu plus ? Après vous être exprimé aussi clairement, comment pourrais-je encore espérer un jour vous donner du *Monseigneur* ?

L'humour, voilà une attitude que l'on retrouve fréquemment dans votre œuvre. Et vous avez raison de la cultiver. Il y a peu, j'ai ouvert *L'Ironie* de Vladimir Jankélévitch pour y trouver quelques arguments à apporter à votre cause. Et j'y ai trouvé ceci : « L'humour, dit Jankélévitch, c'est l'ironie ouverte : car si l'ironie close ne désire pas instruire, l'ironie ouverte est finalement principe d'entente et de communauté spirituelle. »

Qu'on me permette, pour illustrer cet humour dont vous faites souvent preuve dans vos écrits, de citer un extrait de *l'Éloge de la fragilité*, un texte intitulé *Le Paradis n'est pas un Club Méditerranée*, tout un programme vous en conviendrez... et qui débute par cette question impertinente mais essentielle pour certains d'entre nous : « Quelle étrange histoire, dites-vous, que celle de cette femme qui a eu sept maris. Et quelle étrange question aussi : de qui sera-t-elle la femme au Paradis ? » Et quelques lignes plus tard, vous ajoutez et c'est bien, je pense ce que Jankélévitch appelait de l'ironie ouverte : « Ne riez pas trop vite... N'y a-t-il pas, aujourd'hui encore, en beaucoup de chrétiens, un sadducéen qui sommeille ? Il n'est pas rare de croiser des croyants qui disent... ne pas croire à l'au-delà. Ou alors, leur imagination débordante n'a rien à envier à celle des sadducéens ! On fait du ciel un palais des mille et une nuits, un paquebot *France* pour milliardaires de la vertu ou un Club Méditerranée dont les curés seraient sans doute les « gentils organisateurs »... J'ai même connu, ajoutez-vous, un très sérieux professeur de philosophie qui prétendait qu'au ciel tous les célibataires pourraient enfin se rattraper ! Comme si saint Pierre allait confectionner pour chacun une âme sœur sur mesure. »

Mais il est peut-être temps d'ouvrir maintenant d'autres tiroirs, de gagner d'autres *espaces libres*, et j'emprunte ici volontairement ce terme pluriel d'*espaces libres* à cette collection de poche chez Albin Michel où sont parus *Éloge de la fragilité* et *L'évangile d'un libre penseur*.

Oscar Wilde dans *The Critic as an Artist* ne mâchait pas non plus ses mots : « La différence, *écrivait-il*, entre littérature et journalisme, c'est que le journalisme est illisible et que la littérature n'est pas lue. »

La littérature, vous l'avez beaucoup lue et vous vous êtes fait en particulier l'accompagnateur des poètes. Combien de livres n'avez-vous pas écrits où les poètes furent très souvent appelés à la rescousse, combien de fois l'Évangile n'a-t-il pas été explicité par telle ou telle parole de poètes ? J'en suis moi-même le témoin privilégié : votre récent livre *Ceci est ton corps* ne se clôt-il pas, et je vous en remercie, par un texte (une liturgie minérale dites-vous !) de mon *Livre des sept portes* ?

Un fragment de *Ceci est ton corps* illustre bien comment vous considérez la poésie, le voici : « Tu me demandes d'apporter quelques livres de poésie. Pas pour te distraire. Même pas pour lire. Pour marcher. Pour qu'un mot fasse chemin en toi. Chemin de dévêtement. Car, tu le sais depuis longtemps, la poésie n'ajoute pas, elle retire, elle entraîne du côté de Thabor vers les monts de la haute nudité. Pour quelle transfiguration ? »

Oui, mon cher Gabriel, vous avez pleinement raison, *la poésie n'ajoute pas, elle retire*. Vous avez souvent cité les poètes, que ce soit André Schmitz, Lucien Noullez, Philippe Mathy, Colette Nys-Masure, Salah Stétié ou Jean-Claude Renard, pour n'en citer que quelques-uns qui nous sont proches à l'un comme à l'autre. Mais il me faudra peut-être un jour vous faire connaître Roberto Juarroz, le poète des *Poésies verticales*, car votre *Ceci est ton corps* aurait pu se terminer ou commencer par cette phrase de Juarroz que je vous donne : « Certaines lumières éteintes éclairent plus que des lumières allumées. »

Dans *Ma part de gravité*, vous consacrez aussi quelques belles pages à deux auteurs que vous estimez par-dessus tout : le poète Jean Grosjean et le romancier Jean Sullivan dont nous avons déjà dit quelques mots. Du premier, vous écrivez : « je tiens la réécriture biblique de Jean Grosjean pour un véritable enchantement » ; quant à Sullivan, vous voyez en lui un modèle. Lui était « détaché

en écriture ». Vous, vous vous verriez bien « détaché en communication » mais aussi, je l'affirme, attaché à l'écriture. Et quand vous dites à propos de Sullivan que « pour lui le grand travail du prêtre qui est aussi travail d'écrivain, consiste à enfouir un levain d'éternité dans la pâte de l'instant », c'est un peu vous aussi que je vois à l'œuvre.

Les poètes, vous les avez peut-être idéalisés. Pensez donc ! Quand vous écrivez qu'ils « forment entre eux un corps mystique, une communion », peut-être même « une communion des saints », je pense que là, mon cher Gabriel, vous exagérez quelque peu. Mais ce que vous dites de la poésie est vrai et je vous cite : « Elle se tient où ça chante, la poésie, et où ça brûle, rigoureusement. Car elle est précise, ambiguë mais précise, pertinente. Elle travaille. Elle travaille même dur. Elle ne dilue pas, elle ne dissout pas, au contraire, elle concentre, elle condense. Sa nature, c'est le diamant. Rien à voir avec le flou artistique ou la sensiblerie. Son intention, c'est d'amener au plus présent du présent. Qu'on cesse donc, *ajoutez-vous*, surtout dans les Églises, de considérer la voie poétique comme *luxueuse, intellectuelle* et donc *réservée* ».

Si après cela vous n'êtes pas nommé un jour « l'abbé et le confesseur des poètes », je n'y comprends rien.

Mais à ce propos, *Monsieur l'abbé*, il faudra bien, avant de prendre provisoirement congé de vous, que nous abordions ces questions délicates que sont la mort, la foi ou Dieu ? Mais parlons d'abord de cette « pensée libre » que vous revendiquez haut et fort.

Au centre de cette réflexion-là se tient magistralement un livre qu'il m'aura fallu lire plusieurs fois, je vous l'avoue, tant il est complexe et riche d'enseignement, c'est bien sûr *L'évangile d'un libre penseur*, sous-titré *Dieu serait-il laïque ?*.

Dieu, je ne sais toujours pas, mais vous assurément. « Chrétien, *dites-vous*, je revendique mon attachement à la laïcité. » Mais qu'entend sous le terme « laïcité » ? Est-ce comme le proposaient les Nobel ou Elie Wiesel, « le refus des vérités définitives » ? Est-ce, comme l'écrit Jacques Sojcher, « le refus de confondre le ciel et le siècle, la société civile et la communauté religieuse, l'espace public et l'espace privé, le profane et le sacré » ? Ou tout simplement, au lieu de cette

attitude encore négative dans ce mot *refus* lui-même, le fait d'appartenir pleinement au monde, de jeter constamment des ponts entre différences ou contradictions, d'être infiniment ouvert ? Car vous le répétez avec fermeté : « Une société ne reste humaine et vivante que dans l'accueil de la différence. Là où règne l'identique, la dictature, la violence et le chaos ne sont jamais loin. »

Ce livre, déjà votre testament spirituel en quelque sorte, se propose de nous aider à gagner cet état d'esprit. Car il faut, dites-vous, « pouvoir rencontrer l'homme au-delà de l'homme et Dieu au-delà de Dieu... Cet appel, je ne le lance pas à la marge mais au cœur de mon institution... Car j'en suis convaincu : il est temps de rapprocher les libres penseurs et les libres croyants. » Vous en êtes convaincu, la libre pensée est une bonne nouvelle et l'Évangile un appel à la liberté.

Et c'est vrai que vous êtes homme à avoir toujours vécu à la frontière des choses : entre Évangile et actualité, entre recherche théorique et vulgarisation, entre sacerdoce et imaginaire, entre christianisme et laïcité... et quelque part avouez-le, entre vous-même et un autre vous-même, plus profond et plus libre encore, là où se tient peut-être le *je est un autre* de Rimbaud.

Cet *évangile d'un libre penseur* est inépuisable, car, après avoir traversé l'aventure du dialogue, l'invitation à la laïcité et l'invitation à retourner ou labourer l'Évangile, il en appelle dans sa dernière partie, non à proposer l'impossible, mais à croire que « l'avenir est à l'utopie, c'est-à-dire au changement de lieu », sans arrière-pensée, sans souci de mission ou de conversion, car le christianisme, vous en convenez, « n'a jamais été qu'un éclat de vérité parmi d'autres, un sens parmi les sens ».

Un thème important reste à évoquer avec vous : quelque part, le fil rouge de votre vie, celui qui apparaît en filigrane dans votre œuvre publiée, j'entends parler ici de la mort. Vous l'avez abordée de différentes manières : en décryptant les nécrologies, ce sont *Ces chers disparus*, plus poétiquement dans *Un peu de mort sur le visage* et au plus près de la blessure et de la douleur ressentie dans un dernier livre, *Ceci est ton corps*.

C'est un livre d'accompagnement, c'est un journal du dénuement, mais c'est d'abord le lieu où vous vous livrez vous-même, où physiquement vous vous

dévêtez, avec pudeur certes, mais avec une sincérité sans faille. C'est aussi, me semble-t-il, un livre de célébrations : celle d'une femme et celle de l'eucharistie. Une célébration où on prend dans ses mains l'existence et la souffrance des hommes. Pour nous médecins et soignants, c'est un appel vibrant que vous nous lancez : une invitation à plus de partage avec la parole, à plus de partage avec le geste, à plus de partage avec le toucher, à plus de partage avec le mourant.

Alors qu'il me faudrait déjà conclure, j'en entends plus d'un parmi nous qui vous interpelle sournoisement : « Et Dieu dans tout ça, Monsieur l'abbé ? »

Oserait-on encore prétendre comme Diderot « *qu'il n'y pas de bon père qui voulût ressembler à notre Père céleste ?* » Assurément pas ! Mais vous-même, comment parlez-vous aujourd'hui de Dieu ?

Ce n'est pas dans *Dieu et les journalistes*, un livre paru sous votre responsabilité, que j'y trouverai ne serait-ce qu'un semblant de réponse. Seriez-vous donc comme ces prêtres dont parle votre ami Jean Sullivan, ces prêtres qui dès qu'ils parlent de Dieu lui « font penser à ces gens qui jouent du piano avec un seul doigt » ? Parler de Jésus, vous le faites à longueur de livres et vous commentez, vous commentez beaucoup, comme c'est le cas avec *Et je serai pour vous un enfant laboureur* ou cet *Éloge de la fragilité*. J'ai aimé ces livres parce qu'ils rendent actuels les mots de l'Évangile, parce qu'ils font aussi une place importante au doute et à l'inquiétude. Mais Jésus, s'il exprime la présence de la divinité, n'en n'est pas moins homme. Mais Dieu dans tout ça ?

Votre Dieu me paraît défaillant, « blessé en tout cas, comme si Dieu, pour être Dieu, devait sortir de Dieu ». Et pour conforter votre idée, vous en appelez une fois encore à la poésie et à un Jean Grosjean s'enthousiasmant en parlant d'un Dieu qui « se déserte », qui « se jette hors de soi », prenant ainsi « le risque de ne plus être Dieu ».

« Je ne peux croire, *écrivez-vous*, qu'en ce Dieu-là, désarmé mais proche, un Dieu que nous devons protéger, dit Michel Serres, auquel nous devons venir en aide, ajoute Marguerite Yourcenar, comme s'il y avait une faille dans l'absolu ».

Votre Dieu, on le pressent, est fragile mais votre foi est grande en cette fragilité-là. Un petit livre, *Dialogue et liberté dans l'Église*, aborde de front la question de Dieu. C'est pour l'essentiel un entretien entre un journaliste et

Monseigneur Gaillot, entre ce même journaliste et vous-même, et quelques pages de réflexions des deux résistants que vous êtes l'un comme l'autre. Au chapitre *Voir les lèvres de Dieu*, vous dites ceci qui rend assez bien compte de votre Dieu : « Je rêve qu'une Église qui serait heureuse de parler par mi-dire. Heureuse de dire Dieu à demi-mots, sur la pointe des pieds. »

« J'aime, *dites-vous* encore dans l'*Éloge de la fragilité*, ce Dieu dont il vaut mieux ne pas trop dessiner le visage *car ceux qui par détresse l'inventent vont trop vite* écrit Rainer Maria Rilke, et cherchent trop peu *l'intimité de son absence ardente* ».

*L'évangile d'un libre penseur* s'ouvre sur cet aveu qui me permettra momentanément d'en rester là avec Dieu et vous-même : « Je n'ai jamais vu Dieu que de dos, *écrivez-vous*. Et encore... Mais un jour, j'ai rencontré des poètes, des romanciers, et j'ai compris que le dos de Dieu était beau à voir. L'ordinaire m'a paru plus que fréquentable et j'ai su qu'une parole ne me quitterait plus. J'en suis encore tout retourné. Car ça continue. Si je dois aborder une question difficile, préparer un discours, affronter une délicate situation d'actualité... je consulte d'abord un créateur d'imaginaire. »

Mes chers consoeurs et confrères, comment ne pas accueillir dans cette grande maison qui est la nôtre, celui qui en vous regardant de dos croit déjà voir Dieu. Et qu'en sera-t-il alors, je vous pose la question à tous, qu'en sera-t-il lorsqu'il vous regardera entre quatre yeux ?

Mon cher Gabriel, sois aujourd'hui le bienvenu parmi nous.

Copyright © 2009 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

Yves Namur, *Réception de Gabriel Ringlet. Séance publique du 26 septembre 2009 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >